

## Exercice de gestion de narration #03

### Partie I : Texte original

---

Je plongeais la gamelle sale dans l'évier avec trop de force et éclaboussais sans le vouloir le chef de cuisine.

Maurin grimaça. Il était dur et mauvais, aussi froid et clinique que la décoration du restaurant gastronomique *L'immaculé*. L'endroit était d'un blanc trop pur et trop brillant. Ses tables accueillaient les hommes d'affaires les plus riches du quartier et, pour le propriétaire des lieux, il était hors de question que les cuisines soient moins propres que la salle.

— Hey ! Regarde ce que tu fais ! s'écria Maurin.

Parce que je pouvais parfois être une vraie tête de con, je me redressais et relevais le menton pour faire face au bonhomme. Cela faisait des mois que je travaillais pour Maurin sans me plaindre, de la plonge à l'épluchage des légumes. J'acceptais les corvées, et je ne les faisais pas si mal. Je me demandais pourquoi Maurin semblait toujours vouloir me chercher des poux sur la tête.

— Tu fais exprès ou quoi ? insista Maurin de sa voix puissante.

Fils de militaire, Maurin avait été élevé à la dure, par les gueulantes et les tartes, et reproduisait avec son personnel la même façon de diriger que celle qu'il avait subie à la maison.

— Moins fort, Roger, on va t'entendre en salle.

La serveuse qui venait d'entrer en cuisine par les doubles portes battantes vint déposer quatre assiettes sales près de moi et s'attarda quelques instants, ce qui calma à peine Maurin.

— Il m'a éclaboussé avec de l'eau de vaisselle sale, grogna-t-il.

Je bredouillais une excuse, tendis un torchon propre à Maurin pour qu'il s'essuie, et épongeais le plan de travail inondé.

— Alors Mathieu, on organise des batailles d'eau sans me le dire ? plaisanta Alice.

— Tu n'es pas là pour blaguer ! éructa le chef. Retourne donc en salle !

Agacé, je jetais l'éponge, littéralement.

— Mais vous n'avez pas bientôt fini de crier ainsi, chef ?

Maurin me fusilla du regard.

— À qui tu crois parler, Rinsò ?

Maurin me toisa avec tant de froideur que je détournais les yeux sans le vouloir. Pris d'un soudain accès de colère, je me détournais alors et marchais droit vers la porte de derrière. J'en avais marre. Je démissionnais, je rendais mon tablier. Je sortis, et sentis l'air glacial sur ma peau.

Depuis la cuisine, Maurin me cria de m'arrêter.

## Exercice de gestion de narration #03

### Partie II : Commentaires

---

Lors des exercices 01 et 02, nous avons travaillé sur un texte original mal écrit parce qu'il mélangeait omniscience et focalisation, n'étant ainsi rédigé ni dans la première narration, ni vraiment dans l'autre. Histoire d'user ce contexte et ces personnages jusqu'à la corde, je te propose dans cet exercice 03 de travailler sur un texte original à la première personne, selon le point de vue de Mathieu.

Comment l'ai-je rédigé ? Tout simplement en remplaçant grossièrement les « il » par des « je » (trop d'auteurs pensent qu'il suffit d'intervertir des pronoms pour passer de la troisième personne à la première, ou vice-versa). Les problématiques sont globalement les mêmes que dans l'exercice 01 : à la première personne, le texte devrait être focalisé (centré sur le personnage, qui nous raconte *son* histoire), et tout ce qui constituait un défaut de narration dans l'exercice 01 pose encore souci ici.

- Le narrateur (Mathieu) multiplie les appellations diverses pour les personnages ;
- Il mentionne des choses issues de la tête d'autres personnages, qu'il n'a aucun moyen de savoir ;
- Le texte manque de complicité, et Mathieu ne nous explique pas ce qu'il ressent. Il nous décrit ses actions et réactions comme s'il se regardait de l'extérieur sans vraiment savoir ce qu'il se passe dans sa propre tête.

Mais il y a autre chose : ce texte manque *d'oralité*. Il fait trop littéraire, avec ses nombreuses répliques de dialogue rapportées, son passé simple qui fait très « exposé ». C'est une multitude de petits détails, mais nous n'avons pas vraiment l'impression qu'une vraie personne nous raconte une anecdote qui lui est vraiment arrivée. Ce n'est pas parce que le texte utilise le « je » que cela suffit à en faire un texte à la première personne : il donne une *impression* de première personne, mais si Mathieu était l'un de vos amis et qu'il vous racontait la scène de cette façon, plusieurs passages vous feraient froncer les sourcils. À la page « *Proposition de réécriture* », je me suis livré à l'exercice que je te propose, en réécrivant ce passage avec pour unique objectif de respecter la première personne. Ce n'est pas une « correction » du texte original : il existe une multitude de réécritures possibles, et ma proposition est forcément différente de celle que tu écriras (ou que tu as déjà rédigée). Comme pour la réécriture en omniscient, j'ai un peu forcé le trait (en particulier sur l'oralité du passage), mais c'est pour le bien de l'exercice.

D'un point de vue basique et pratique, si tu souhaites jauger l'efficacité de ta réécriture, vérifie :

- 1) Que tu utilises évidemment le « je » pour Mathieu, ainsi que les pronoms associés ;
- 2) Que Mathieu désigne les autres personnages d'une façon qui correspond à sa façon dont il les considère et pense à eux (si possible d'une façon unique) ;
- 3) Que les passages descriptifs sont bien liés à ce qui est en train de se passer dans la tête de Mathieu. Il nous raconte *son* histoire, il parle donc de *lui* avant tout ;
- 4) Qu'on ressent (c'est tout l'intérêt de cette narration !) le recul de Mathieu sur cette scène. Il nous la raconte *a posteriori*, et pour que ça sonne vrai ça doit se sentir ;
- 5) Qu'on ressent qu'il s'adresse à quelqu'un en rapportant cette anecdote.

Bonne (ré)écriture.

Je plongeais la gamelle sale dans l'évier avec trop de force et éclaboussais sans le vouloir le chef de cuisine.

Maurin grimaça. Il était dur et mauvais, aussi froid et clinique que la décoration du restaurant gastronomique *L'immaculé*. L'endroit était d'un blanc trop pur et trop brillant. Ses tables accueillaient les hommes d'affaires les plus riches du quartier et, pour le propriétaire des lieux, il était hors de question que les cuisines soient moins propres que la salle.

— Hey ! Regarde ce que tu fais ! s'écria Maurin.

Parce que je pouvais parfois être une vraie tête de con, je me redressais et relevais le menton pour faire face au bonhomme. Cela faisait des mois que je travaillais pour Maurin sans me plaindre, de la plonge à l'épluchage des légumes. J'acceptais les corvées, et je ne les faisais pas si mal. Je me demandais pourquoi Maurin semblait toujours vouloir me chercher des poux sur la tête.

— Tu fais exprès ou quoi ? insista Maurin de sa voix puissante.

Fils de militaire, Maurin avait été élevé à la dure, par les gueulantes et les tartes, et reproduisait avec son personnel la même façon de diriger que celle qu'il avait subie à la maison.

— Moins fort, Roger, on va t'entendre en salle.

La serveuse qui venait d'entrer en cuisine par les doubles portes battantes vint déposer quatre assiettes sales près de moi et s'attarda quelques instants, ce qui calma à peine Maurin.

— Il m'a éclaboussé avec de l'eau de vaisselle sale, grogna-t-il.

Je bredouillais une excuse, tendis un torchon propre à Maurin pour qu'il s'essuie, et épingleais le plan de travail inondé.

— Alors Mathieu, on organise des batailles d'eau sans me le dire ? plaisanta Alice.

— Tu n'es pas là pour blaguer ! éructa le chef. Retourne donc en salle !

Agacé, je jetais l'éponge, littéralement.

— Mais vous n'avez pas bientôt fini de crier ainsi, chef ?

Maurin me fusilla du regard.

— À qui tu crois parler, Rinsò ?

Maurin me toisa avec tant de froideur que je détournais les yeux sans le vouloir. Pris d'un soudain accès de colère, je me détournais alors et marchais droit vers la porte de derrière. J'en avais marre. Je démissionnais, je rendais mon tablier. Je sortis, et sentis l'air glacial sur ma peau.

Depuis la cuisine, Maurin me cria de m'arrêter.

Une personne pense toujours à une autre personne de la même façon, et il est malhabile de varier les désignations. Cela crée de la distance narrative. À la première personne cela sonne très faux. De plus, c'est peu clair : le lecteur comprend-t-il vraiment immédiatement, à la première lecture, que Maurin est le chef de cuisine ainsi que le propriétaire des lieux ?

Il est peu probable que Mathieu pense vraiment en ces termes, mais il est tout à fait vraisemblable qu'il se présente ainsi au lecteur (beaucoup de gens se dévalorisent volontairement auprès des autres pour paraître modestes). Ainsi, contrairement au texte à la 3<sup>e</sup> personne focalisée, cet élément pourrait rester à la 1<sup>e</sup> personne... s'il est consolidé par d'autres éléments de caractère de Mathieu.

Très maladroit et trop distant à la 3<sup>e</sup> personne focalisée, les verbes de sensations sont plus acceptables ici car, par définition, la 1<sup>e</sup> personne est dans le « raconté ». Nous faisons tous régulièrement cela quand nous racontons des anecdotes à nos proches (on fait de nous le protagoniste de notre propre récit).

Mathieu connaît-il ces détails de l'enfance et de la psychologie de son employeur ? Probablement pas. C'est de l'externe. Il pourrait le supposer seulement, mais rien ne montre dans le texte qu'il s'agit d'une hypothèse de sa part.

Lorsque l'on raconte une anecdote à un proche, l'histoire est bel et bien centrée sur nous : on précise sans cesse ce qu'on a pensé, ce qu'on a ressenti, ce qu'on a fait ou dit. C'est ici un indice que la narration de ce texte est mal maîtrisée : Mathieu ne nous dit presque rien de ce qu'il pense ou ressent. Que pense-t-il d'Alice ? Que ressent-il quand elle est venue détendre l'atmosphère ? Qu'avait-il en tête en s'excusant auprès de Maurin ?

À la première personne, ce « agacé » sonne encore plus faux. C'est le pivot de la scène, le moment où tout bascule, et Mathieu devrait nous expliquer ce qu'il s'est passé pour lui à ce moment-là.

De même, personne ne raconterait une scène pareille de la sorte. Un vrai individu chercherait à se justifier, à expliquer ses actes pour avoir l'aval de son interlocuteur, pour qu'on lui dise « tu as bien fait », « j'aurais fait pareil ».

Le ton et le choix des mots sonnent bizarre dans la bouche d'un commis de cuisine. C'est aussi un peu mélodramatique : « Maurin me toisa avec tant de froideur », ou « je sentis l'air glacial sur ma peau » sont des phrases qui ne sonnent pas juste pour ce récit à la première personne (trop théâtral pour ce contexte).

## Exercice de gestion de narration #03

### Partie III : Proposition de réécriture

---

Au moment où je plongeais la gamelle sale dans l'évier, elle m'a échappé. La vague a inondé tout le plan de travail et éclaboussé toute la manche et la jambe de mon chef de cuisine.

Pour vous situer le personnage, disons que le chef Maurin n'est pas vraiment un tendre. C'est le patron du restaurant, et à *l'Immaculé* ça ne plaît pas avec lui. On accueille les hommes d'affaires les plus riches du quartier, et on se fait jeter à la moindre tache sur nos tenues. Alors, sur la sienne...

— Hey ! Regarde ce que tu fais ! m'a-t-il engueulé.

J'ai ma fierté – mon pote Séb dit souvent que je suis « une vraie tête de con ». Du coup, je me suis redressé et j'ai relevé le menton, par instinct. C'est sûr, j'avais merdé, mais ça faisait des mois que je travaillais ici sans me plaindre, de la plonge à l'épluchage des légumes. J'acceptais toutes les corvées qu'il me filait, et malgré tout, il était toujours sur mon dos avec sa grosse voix. « *Tu fais exprès ou quoi ?* », ou « *bouge-toi un peu, Rins !* ». Vous voyez le genre. Il paraît qu'il est fils de militaire, et ça expliquerait bien des choses.

J'étais mal et je ne savais plus quoi dire, mais Alice – Alice, c'est la serveuse – Alice m'a sauvé en revenant de la salle avec des assiettes sales. Elle lui a conseillé de baisser d'un ton, histoire que les clients ne l'entendent pas. Le chef Maurin continuait de râler, moi je me suis excusé vite fait. Je lui ai filé un torchon propre pour qu'il s'essuie et je me suis mis à éponger le plan de travail ; ça coulait de partout, la flaque s'étendait jusque sous le frigo, j'étais bon pour la serpillière. J'étais dégoûté.

— Alors Mathieu, on organise des batailles d'eau sans me le dire ? qu'elle me dit, Alice.

Moi, ça m'a fait sourire. Mais le chef Maurin, ça l'a rendu dingue. Voilà qu'il commence à la pourrir, à lui dire de retourner en salle au lieu de glandier ici, *et cetera*. Tout ça à cause de moi. Je ne sais pas comment elle fait, ça fait des années qu'elle subit ça, elle est juste du genre à en rire. Moi... je ne sais pas. Dans ma tête, ça a fait *clic*. Je ne sais même pas pourquoi, mais d'un coup j'ai pété un câble. Le chef Maurin continuait à pester. Je crois que j'ai réalisé que si je ne disais rien, ça serait comme ça *des années*. Juste des successions de gueulantes. Je me revois balancer l'éponge dans l'évier.

— Mais vous n'avez pas bientôt fini de crier ainsi... chef ?

J'ai failli ne pas dire son titre, et puis, devant son regard, je me suis senti obligé de l'ajouter. Ce type a une présence ! Je vous jure, il en impose.

— À qui tu crois parler, Rins ? qu'il m'a fait.

Je n'en menais pas large. Ma fierté me faisait tenir droit, mais dans ma tête je paniquais. Je ne savais plus où me foutre, je ne savais plus quoi dire ni quoi faire. J'ai pensé que ma mère serait super triste si je perdais ce boulot ; j'ai pensé que mon pote Séb allait se foutre de ma gueule et me traiter de tête de con ; mais en vrai, m'imaginer partir, ça me faisait tellement de bien ! Du coup, mon corps a bougé tout seul : je me suis cassé. Je ne voulais plus revivre ce genre de moment. *Vraiment* plus. J'ai planté le chef Maurin sur place, je suis sorti dans la ruelle par la porte de derrière, et je l'ai laissée grande ouverte.

Depuis la cuisine, il a continué de me gueuler dessus, mais je ne me suis pas retourné.

Je vous jure, avec le recul : la meilleure décision de toute ma vie.